

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'ECHO

DU

CABINET DE LECTURE PAROISSIAL

Revue Religieuse, Scientifique, Historique, Littéraire et Artistique.

Vol. VI.

Montréal (Bas-Canada), 1er. Août 1864.

No. 15.

SOMMAIRE.—Chronique.—Bataille de la Monongahéla; étude historique; 1750-1755, par Paul Stevens.—Études sur les dernières explorations du pôle nord, par Lucien Dubois.—Les plus gros arbres du monde, par M. Lenoir.—Une fille romanesque (suite et fin).—Le lion; ballade, par F. Kind.—Fable.

CHRONIQUE.

Nous ne saurions trop mettre nos compatriotes en garde contre les finesses des recruteurs yankees. Aujourd'hui, plus que jamais, les Canadiens doivent faire attention de ne pas laisser leur pays, s'ils ne veulent s'exposer à perdre la vie pour une cause qui n'est pas la leur. Nous apprenons que plusieurs individus parcourent les faubourgs sous le prétexte d'engager des hommes pour travailler aux chemins de fer dans les États-Unis. L'on ne devrait pas permettre de semblables tentatives; car il est certain qu'elles cachent des menées illégales. Combien de pauvres infortunés ont été trompés par ce moyen! Tout le monde sait qu'une fois hors des limites du Canada, ceux qui ont été attirés ainsi dans le piège sont enrôlés de gré ou de force sous la bannière des États du Nord. Encore une fois, profitons de l'expérience du passé et ne nous rendons pas complices de cette conduite coupable en laissant faire. Les nouvelles qui nous viennent des États-Unis devraient pourtant mettre un terme à cette folie d'émigration.

Les confédérés ont opéré leur retraite du Maryland en Virginie sans être inquiétés, emportant avec eux un immense butin.

Par une proclamation en date du 18 juillet dernier, le président Lincoln, agissant en vertu des pouvoirs qui lui ont été conférés par l'acte pour pouvoir à l'enrôlement et à l'appel des forces nationales, approuvé le 4 juillet, appelle 500,000 volontaires pour le service militaire et décrète que si les cadres de cette levée ne sont

pas remplis d'ici au 5 septembre prochain, le tirage au sort aura lieu ce jour là, pour des troupes devant servir pendant une année, dans chaque ville, commune, comté, district ou autre division, afin de remplir le contingent qui leur sera assigné et qui n'aura pas été complété par des volontaires.

Il n'est peut-être pas hors de propos dans les circonstances actuelles de calculer le nombre total des hommes appelés sous les armes par le gouvernement du Nord, depuis le commencement de la guerre civile. D'après un relevé fait par un journal de New-York, il paraîtrait que jusqu'au mois de février dernier, c'est-à-dire dans une période d'un peu moins de trois ans, 1,739,748 hommes auraient été requis pour le service actif. Si l'on ajoute à ce chiffre celui de 500,000 mentionné plus haut, l'on trouve un total de 2,239,748 hommes. Aujourd'hui, l'effectif, en tout et partout, ne dépasse pas 660,000 hommes.

Pour empêcher les sujets américains de se soustraire à la conscription, le gouvernement de Washington a résolu de prohiber tous les voyages à l'étranger. Ainsi, ceux qui auraient affaire aux États-Unis, feraient bien de se procurer un passeport constatant leur qualité de sujets anglais.

On espère que cette demande de 500,000 hommes sera la dernière, la présidence de M. Lincoln expirant en mars prochain.

Dernièrement, plusieurs personnages éminents du Sud, ont demandé au gouvernement de Washington un sauf conduit pour se rendre dans cette dernière ville. Ils avaient, paraît-il, quelques propositions à faire pour amener une entente entre les belligérants. Mais le président Lincoln leur ayant répondu qu'ils pouvaient communiquer avec lui sous des conditions qu'ils n'ont pas considérées comme acceptables, les négociations ont été rompues. Il serait grandement temps pour les américains de s'entendre.

Le bruit a couru, pendant quelque temps, que le *Florida*, vaisseau de la confédération du Sud, s'était rencontré, près de Jersey, avec le *Keursage* et qu'après un combat opiniâtre ce dernier s'était retiré dans le port de Gorey, à l'abri du pavillon britannique. Cette rumeur a été formellement démentie par les dernières dépêches.

Le *Florida* a capturé sur les côtes des Etats-Unis, plusieurs navires marchands qu'il a brûlés après en avoir extrait ce qu'il y avait de plus précieux.

Ces corsaires du Sud sont réellement infatigables et les dommages qu'ils ont causés à la marine du Nord, et principalement à la marine marchande, sont considérables. Il est facile de juger, d'après les statistiques, des résultats immenses qu'ils ont obtenus. En 1860, le total de la marine marchande du Nord était de 5219,181 tonneaux, en 1864 il est de 1,664,516, ce qui fait en quatre années, une perte de 3,554,665. Plus de 900 bâtiments qui, en 1860, appartenaient à des sujets américains sont passés entre les mains des étrangers. Dans la seule année 1863, 600 navires, jaugeant 328,665 tonneaux ont été vendus à des anglais. Le fret et les passagers sont maintenant transportés par des vaisseaux appartenant à l'Angleterre, la France, l'Allemagne et la Hollande.

S'il faut ajouter foi aux dernières nouvelles du Mexique, l'Empereur Maximilien aurait fait mander, à Mexico, le président Juarez et quelques autres chefs libéraux dans l'intention de rechercher avec eux les meilleurs moyens de rétablir la paix et de consolider l'empire, leur promettant une immunité complète. La dépêche ajoute que Juarez et ses compagnons ont refusé toute communication pacifique avec Maximilien. Ce dernier n'a pas encore envoyé de représentant à Washington.

Dans la Chambre des Communes, en Angleterre, plusieurs discussions sur le Canada, ont eu lieu. Il a été question de concentrer toutes les troupes à Québec pour les mettre à l'abri de tout danger. Ainsi, dans l'opinion des hommes d'état anglais, les Canadiens dans le cas d'une guerre entre l'Angleterre et les Etats-Unis, devront tenir la campagne, pendant que les soldats de Sa Majesté tiendront garnison à Québec. Nous engageons donc fortement nos concitoyens à se perfectionner dans l'art militaire, et surtout dans la stratégie de la guerre en rase campagne.

Nous disions dans notre dernier numéro que l'Angleterre allait, croyait-on, prendre la défense du Danemark. C'était une erreur. Le Danemark a été bien et dûment notifié qu'il ne devait pas compter sur cette intervention. N'ayant plus rien à attendre de l'Angleterre le roi Christian s'est adressé à l'Empereur Napo-

légion invoquant son appui ou au moins sa médiation.

Les dernières dépêches mentionnent le fait que l'Empereur Napoléon s'est décidé à intervenir en faveur du Danemark. Il paraît que le gouvernement danois a aussi fait des propositions à l'Autriche et à la Prusse, déclarant qu'il était prêt à abandonner sa marine et à faire partie de la confédération germanique. On dit que Napoléon n'est pas en faveur de cette union du Danemark avec la confédération germanique. Mais, ces dépêches qui annoncent en même temps que Napoléon doit intervenir en faveur du Danemark, et que ce dernier a fait à ses ennemis des soumissions désapprouvées par l'Empereur des Français, paraissent passablement obscures.

Le *Moniteur* publie une dépêche du général Martimprey, annonçant que toutes les tribus de la province de Flittas, qui étaient encore en état de révolte, forcées dans leurs derniers refuges, se sont rendues à merci; 4,000 prisonniers sont entre les mains des Français à titre d'otages. Le général Martimprey devait rentrer à Alger, le 29 juin.

Voici ce que nous lisons dans le *Moniteur de l'armée*, à propos du Japon: "Nous avons des correspondances particulières de Yeddo, du 25 avril. Elles nous apprennent un fait très important, c'est que le Taïcoun est rentré dans sa capitale, après avoir complètement réussi dans son entrevue avec le Mikado.

"Par suite des arrangements intervenus entre ces deux hauts personnages, le Taïcoun va devenir l'empereur réel du Japon, créer l'unité de pouvoir, concentrer l'autorité entre ses mains et détruire la féodalité des daïmios qui rendaient toute administration impossible.

"Déjà le Taïcoun a destitué tous les fonctionnaires appartenant au vieux parti japonais et appelé auprès de lui comme premier ministre le chef de l'ambassade qui est en ce moment en France.

"D'après son programme il va créer une armée régulière avec des officiers européens pour instructeurs, en même temps qu'une flotte à vapeur, et introduire dans ses Etats les chemins de fer, le télégraphe et le gaz. Tous ces faits sont très favorables aux intérêts du commerce étranger."

P. S.—Nous avons reçu de MM. Dion et frère deux épreuves photographiques du portrait de Mgr. de Montréal, peint par le célèbre Gagliardi. La ressemblance est parfaite. Chaque copie se vend trente sous. Nos remerciements pour cet envoi.

BATAILLE DE LA MONONGAHELA.

ETUDE HISTORIQUE.

1750-1755.

A mesure que la France et l'Angleterre s'étendaient par leurs colonies dans l'Amérique du Nord, leur vieille rivalité, les suivant au delà de l'Océan et s'établissant avec elles au milieu des nouvelles conquêtes, y prenait de plus en plus le caractère alarmant d'une opposition ouverte et déclarée, et bientôt s'engagea une lutte vive et opiniâtre qui ne se termina que par la prépondérance victorieuse de l'une des deux rivales.

A peu près vers l'année 1750, époque à laquelle remonte ce récit, les treize colonies anglaises avaient déjà une population de plus d'un million, tandis que le Canada, la Louisiane et le Cap Breton comptaient à peine quatre-vingts mille âmes.

Malgré cette excessive disproportion numérique, la victoire s'était presque toujours obstinée à suivre les étendards de la France dans les luttes sans cesse renouvelées des deux colonies.

Les frontières des américains qui cherchaient à s'étendre à mesure que la population s'accroissait avaient été dévastées, leurs forts pris, démantelés ou rasés par des bandes canadiennes ayant à leur tête des chefs tels que de Léry, La Corne de St. Luc et Rigaud de Vandreuil; et ces faits d'armes, presque incroyables d'audace, avaient tellement semé la terreur et l'épouvante, parmi les colons anglais, qu'à la simple nouvelle de leur approche, ils abandonnaient tout pour se réfugier au loin dans l'intérieur du pays avec leurs familles et ce qu'ils pouvaient sauver de plus précieux, dans leur fuite précipitée.

Cependant la seconde paix d'Aix-la-Chapelle signée en 1748, par laquelle la France rendit toutes ses conquêtes, — l'un des plus déplorables traités que la diplomatie française ait jamais accepté, vint suspendre ces courses victorieuses à travers le pays ennemi. Mais cette paix ne devait pas durer longtemps.

Lord Albermale, l'ambassadeur anglais à Paris, ne tarda pas à se plaindre amèrement des empiètements des Français en Acadie et ailleurs. Ceci sans doute n'était qu'un prétexte pour rompre la paix; toutefois une commission n'en fut pas moins nommée pour fixer la ligne des frontières, mais pendant que cette commission siégeait et discutait, un édit royal, émanant de la Cour d'Angleterre, concéda à une Compagnie de marchands anglais une grande partie de la vallée de l'Ohio qui était précisément un des points en litige.

Les Français comprirent de suite que l'octroi de cette concession avait pour but unique de leur enlever le commerce si productif de l'Ouest et de couper leur ligne de communication entre le Canada et la Louisiane; aussi se hâtèrent-ils, par une sage prévoyance, de relier au moyen de quelques forts cet immense territoire qui s'étend depuis l'isthme étroit de l'Acadie jusqu'au Golfe du Mexique en passant par les grands lacs.

Ces préparatifs de légitime défense firent pousser les hauts cris à la Compagnie des marchands concessionnaires qui se plaignirent au Gouverneur-Général. Tandis que ce dernier dépêchait en toute hâte Washington à M. Le Gardeur de St. Pierre, commandant les pays de l'Ouest pour sa Majesté Très-Christienne, afin de l'engager à suspendre ces travaux de fortification, des coureurs des bois, tant français que sauvages, tombè-

rent à l'improviste sur les marchands anglais qui fesaient arpenter leur concession et en saisirent trois qu'ils amenèrent au fort de la Presqu'Isle.

Sur ces entrefaites, Washington était revenu avec la réponse de M. Le Gardeur de St. Pierre. Cette réponse, toute militaire et très laconique, informait le Gouverneur-Général qu'on garderait et défendrait jusqu'à la dernière extrémité le territoire de l'Ouest en général et la vallée de l'Ohio en particulier qui appartenait légitimement à la France depuis soixante ans que La Salle les avait découverts et en avait pris possession au nom du Roi de France.

Alors la Compagnie des Marchands voulut avoir des forts à son tour. Elle envoya un détachement de travailleurs soutenu par une compagnie de milice sous les ordres du Capitaine Trent, au confluent des rivières Alleghany et Monongahela pour y élever un fort, mais à peine ceux-ci en avaient-ils fait les premiers terrassements qu'ils furent surpris et chassés par M. de Contrecoeur qui s'en allait remplacer M. de St. Pierre et qui trouvant la position excellente, le fit achever et le nomma Fort Du Quesne.

Pendant que ceci se passait, M. de Contrecoeur ayant appris que Washington accourait au secours de Trent, envoya à sa rencontre M. de Jumonville, avec une escorte de trente soldats, pour sommer le Colonel américain d'évacuer le territoire français.

Le 18 mai 1754, de grand matin, Washington qui avait été informé par ses éclaireurs de l'endroit où campaient Jumonville et ses compagnons, vint les cerner avec toutes ses forces, et avant que l'officier parlementaire eut eu le temps de lire sa sommation, il tombait fusillé presque à bout portant avec neuf hommes de son escorte.

Après cet odieux assassinat que réprovent toutes les lois de la guerre et de l'honneur, Washington — bien décidé à soutenir les prétentions de la Compagnie des Marchands et surtout à seconder les projets de la Métropole qui voulait s'emparer de la vallée de l'Ohio, — poussa jusqu'à la Monongahéla où il éleva à la hâte le fort Necessity qu'il garnit de neuf pièces de canon.

Cependant la nouvelle de la mort tragique de Jumonville ne tarda pas à arriver au camp français où on l'accueillit par un cri général d'horreur et d'indignation. M. de Contrecoeur chargea aussitôt M. de Villiers d'aller venger son frère et lui donna, à cet effet, six cents Canadiens armés à la légère et une centaine de Sauvages, avec lesquels il se porta rapidement à la rencontre de Washington. Après une lutte meurtrière de plus de dix heures, les Canadiens réduisirent au silence les batteries du fort, quoiqu'ils n'eussent point de canon, et allaient monter à l'assaut, quand Washington demanda à capituler, ce qui lui fut accordé. (1)

(1) Dans cette capitulation qui fut rédigée par le capitaine Van Braam, le seul des officiers de Washington qui pût parler et écrire le français, le mot *assassinat* que nous avons employé plus haut, figure en toutes lettres.

Washington, en signant cette capitulation, s'est donc reconnu et clairement avoué l'assassin de Jumonville. Ce meurtre injustifiable entache, suivant nous, tout autant la gloire de cet homme vraiment grand appelé plus tard à une si haute distinction que l'assassinat du duc d'Enghien pèsera éternellement sur la mémoire de Napoléon.

Dans cette même capitulation signée le 3 juillet, Washington s'était engagé à ne pas servir contre la France pendant une année. Nous allons le voir bientôt marchant sous les ordres de Braddock bien avant que sa parole de soldat et de gentilhomme fut dégagée.

Le lendemain matin, 4 juillet 1754, le Colonel Américain reprenait tristement avec ses troupes la route de la Virginie, et de Villiers, après avoir fait raser le fort Necessity et enclouer ses canons, rentra dans le fort Du Quesne, et le drapeau français couvrit seul de ses plis victorieux, toute cette vallée de l'Ohio si ardemment convoitée et si vaillamment défendue.

* * *

Tandis que ces graves événements se passaient au milieu des forêts de l'Amérique, la "Commission des frontières" dont nous avons parlé ci-dessus, continuait encore à siéger, mais ce n'était que pour la forme. Les représentants des deux peuples cherchaient à se donner mutuellement le change sur leurs véritables intentions, mais de part et d'autre, sous le voile transparent d'une paix trompeuse, on faisait des armements considérables. L'Angleterre envoya, pour soutenir ses colonies, le Général Braddock et trois mille hommes de vieilles troupes qui débarquèrent en Virginie le 20 février 1755, et deux mois plus tard — vers la fin d'avril, — la France dirigeait sur le Canada le baron Dieskau avec six bataillons de vétérans.

Malheureusement deux des navires de la flotte qui amenait ce puissant renfort au Canada ayant été retenus par la brume sur les bords de Terre-Neuve, furent enveloppés par une escadre anglaise de onze vaisseaux de ligne commandée par l'amiral Boscawen et forcés de se rendre malgré la résistance la plus opiniâtre.

Cet étrange procédé que l'Angleterre ne désavoua point et qui fut suivi de l'enlèvement de plus de trois cents de nos navires marchands, — quoique l'on fût encore en pleine paix — souleva l'indignation de toute la France et la guerre fut déclarée.

* * *

A son arrivée en Amérique, le Général Braddock qui était revêtu du commandement en chef des troupes anglaises et indigènes s'occupa activement de réunir des hommes, des chevaux de trait, des chariots et tout ce qui devait, en un mot, contribuer à assurer le succès de son expédition contre le fort Du Quesne, puis il alla asseoir son camp au fort Cumberland, sur les confins de la Virginie et de l'extrême civilisation.

Ce n'est que vers la fin de mai, suivant quelques écrivains, ou vers le commencement de juin suivant d'autres, qu'il se mit en marche pour aller déloger les Français de l'Ohio. Son armée divisée en trois colonnes commandées par Sir Halket, Gage et Dunbar, se déroulait comme un immense ruban, sur une étendue de plus de quatre milles, et marchait précédée d'un nombreux détachement de Virginiens armés de haches et d'autres outils qui frayaient, tant bien que mal, un chemin étroit à travers la forêt vierge.

Sur cette route battue pour la première fois, hérissée de ronces et de lianes et entrecoupée de flaques d'eau et de marécages, l'artillerie et les lourds fourgons portant les bagages avançaient à grand-peine. Les soldats, habitués pour la plupart à combattre en plaine, souffraient d'incroyables fatigues au milieu de ces bois presque impénétrables où ils avaient encore à s'atteler eux-mêmes de temps à autre, aux canons ou aux chariots et à se garer des branches et des épines qui leur déchiraient la figure, les mains et les pieds.

Cependant, le 18 juin, sur l'avis de Washington, Braddock qui tenait à surprendre le fort Du Quesne avant qu'il eût pu recevoir des renforts, prit les devants avec douze cents hommes d'élite et vingt canons, enjoignant au Colonel Dunbar qui commandait l'arrière garde de le suivre avec les bagages et les trainards aussi vite que le lui permettraient les difficultés du terrain.

Le 8 du mois suivant, Braddock venait reposer ses troupes harassées sur les bords de la Monongahéla aux flots noirs et rapides dont le cours tortueux servait en quelque sorte d'ouvrage avancé au fort Du Quesne.

* * *

On n'était pas cependant sans nouvelles de l'approche de l'ennemi, au fort Du Quesne où commandait alors M. de Beaujeu, (1) en remplacement de M. de Contrecoeur que la maladie retenait dans sa seigneurie de Contrecoeur, sur le St. Laurent. Dès les premiers jours de juillet, des Sauvages qui battaient les bois ayant parfaitement reconnu l'armée anglaise, sa force approximative et ses mouvements, étaient accourus prévenir le Commandant que trois ou quatre mille réguliers, conduits par plusieurs chefs de marque, ne se trouvaient plus qu'à quelques milles de la Monongahéla, et qu'ils traînaient avec eux une nombreuse artillerie.

Pour résister à cette formidable invasion, M. de Beaujeu n'avait sous la main qu'une centaine de réguliers et deux cents hommes environ de la milice Canadienne, la plupart des autres se trouvant éloignés à de grandes distances, occupés qu'ils étaient aux travaux des champs. Heureusement que plusieurs des nations Sauvages alliées de la France s'étaient déjà donné rendez-vous sous les murailles mêmes du fort. Les Ottawas ayant à leur tête le fameux Ponthiac, les Hurons venus des environs de Québec sous la conduite de leur grand chef Athanase, des Abénaquis, des Ojibas et des Delawares s'y trouvaient réunis au nombre d'environ six à sept cents guerriers.

Il n'y avait pas cependant de temps à perdre; l'ennemi était presque aux portes du fort et les hordes sauvages pouvaient, d'un moment à l'autre, se débâter et abandonner les Français à eux-mêmes. M. de Beaujeu semblait n'avoir d'autre alternative qu'à se replier en toute hâte sur le fort Machault et le fort de la Rivière au Bœuf ou de s'enterrer sous les ruines du fort Du

(1) Daniel-Hyacinthe-Marie Liénard de Beaujeu, second fils de Louis-Liénard de Beaujeu et de Dame Thérèse Migeon de Branssac, naquit à Montréal, le 9 août 1711.

Entré de bonne heure dans la marine, il parvint rapidement au grade de Capitaine et obtint le croix de Chevalier de St. Louis et la seigneurie de la Collé, sur la rivière Chambly; en récompense de sa bravoure et des services signalés qu'il avait rendus au Canada par sa grande influence sur les nations sauvages.

Il avait épousé, le 4 mars 1737, Mlle. Michelle-Elisabeth de Foucault, de l'illustre maison des comtes de Foucault dont la généalogie remonte aux croisades.

M. de Beaujeu ne laissa qu'un fils qui repassa en France, lors de la Conquête du pays, et une fille qui fut mariée à Charles de Noyon gouverneur de la Guyane.

Le frère aîné du vainqueur de la Monongahéla ayant embrassé l'état ecclésiastique devint confesseur ordinaire du roi; son frère cadet, Louis Liénard de Villemonteble, capitaine dans les troupes de la marine et chevalier de l'ordre royal et militaire de St. Louis fut gouverneur de Michillimackinac sous les Français et combattit les Américains, en 1775, en servant sous Carleton.

Quesne qui n'était nullement en état de soutenir le choc d'une aussi puissante artillerie que celle de Braddock, quand bien même il se serait trouvé défendu par une nombreuse garnison.

Mais ni l'un ni l'autre de ces plans ne convenait à l'esprit chevaleresque et au courage de M. de Beaujeu qui rassembla ses officiers et leur proposa de marcher au-devant des Anglais et de leur barrer le passage. A trois lieues d'ici, leur, dit-il nous pouvons disposer nos Sauvages dans les ravins qui bordent la route que doit suivre Braddock; tandis que ces braves harcèleront les flancs de son armée par un feu de mousqueterie bien nourri, nous chargerons avec les réguliers et nos Canadiens ses têtes de colonnes. Pour peu que ces mouvements combinés réussissent, l'ennemi pourrait très-bien être rejeté en désordre de l'autre côté de la Monongahéla et perdre toute envie de nous inquiéter de si tôt.

La situation était pour ainsi dire désespérée; aussi ce plan, malgré sa hardiesse et peut-être à cause de sa hardiesse, fut-il adopté à l'unanimité; il ne s'agissait plus que de le communiquer aux chefs Sauvages et de le leur faire accueillir favorablement pour s'assurer une intelligente coopération.

M. de Beaujeu les fit donc convoquer, mais dès les premières ouvertures, il lut avec peine sur leurs visages consternés, malgré l'impassibilité de leurs traits, qu'ils étaient loin de partager l'audace de son dessein.

— Eh quoi! mon père, lui dirent-ils, tu veux donc mourir et nous sacrifier? Les Anglais sont plus de quatre mille hommes; nous autres nous ne sommes que huit cents, et tu veux les aller attaquer? Tu vois bien que tu n'as pas ton esprit à toi.....

Nous te demandons jusqu'à demain pour nous déterminer.

Durant la nuit qui précéda le 9 juillet, Sir Halket, (1) qui commandait en second, obéissant sans doute à quelque sinistre pressentiment dont les hommes, même les plus courageux, ne peuvent pas toujours se défendre, avait recommandé, avec instances, au général Braddock de faire battre scrupuleusement l'épaisseur de la forêt qui séparait encore l'armée Anglaise du fort Du Quesne de crainte d'une surprise ou d'une embuscade. Washington, rompu à la guerre des bois et qui n'envisageait pas sans effroi les funestes suites que pourrait avoir la témérité de son chef, avait fait aussi, à différentes reprises, les mêmes représentations. Deux mois auparavant, alors que Braddock se trouvait encore campé au fort Cumberland, un jour qu'il parlait, avec une confiance sans bornes, du succès de son expédition prochaine devant le *bonhomme* Franklin, ce dernier n'avait pu, s'empêcher de lui dire, avec sa franchise accoutumée: — "Sans aucun doute si votre Excellence peut arriver sans encombre jusqu'en face des murailles du fort Du Quesne avec une si belle armée et une artillerie si puissante, le fort aura beau être solide et défendu par une nombreuse garnison, il faudra qu'il se rende sous peu de jours. La seule chose que j'apprends pour votre Excellence, c'est de voir son armée inquiétée dans sa route à travers les bois par les Sauvages qui excellent à tendre des embuscades. Obligées de marcher en files

étroites et formant un cordon de plus de quatre milles, vos troupes se trouveront exposées à être coupées et séparées de manière à ne pouvoir se soutenir mutuellement."

Braddock qui avait autant de mépris pour les milices américaines que pour les sauvages s'était contenté de hausser les épaules en répondant à ces paroles pour ainsi dire prophétiques:

— "Bah! Monsieur Franklin, les Sauvages dont vous me parlez sont peut-être des adversaires bien redoutables pour vos miliciens, mais je vous assure que les troupes du Roi vont les balayer comme le vent du Nord balaye les feuilles de vos bois."

Cependant, soit que les paroles de Franklin lui fussent revenues à la mémoire, soit que les représentations et les instances de Sir Halket et de Washington eussent exercé sur son esprit une certaine impression, soit enfin que le double passage de la Monongahéla lui parût les seuls endroits dangereux de la route, Braddock, contre son habitude, prit le 9 juillet des précautions extraordinaires pour éclairer et assurer sa marche. Dès trois heures du matin, il envoya en avant le colonel Gage avec un corps d'élite, s'emparer des deux gués de la Monongahéla qu'il avait soigneusement fait reconnaître la veille. Ces troupes furent précédées d'un détachement de travailleurs pour déblayer la route et aplanir autant que possible les bancs de la rivière, afin de rendre plus facile le passage de l'artillerie.

A six heures du matin le général Braddock ayant fait occuper les hauteurs voisines par divers détachements, passait heureusement avec son armée, l'artillerie et les bagages, le premier gué de la Monongahéla. Comme il continuait sa route, un aide-de-camp accourut l'informer que, conformément à ses ordres, le colonel Gage occupait les deux rives du second gué; que le chemin était partout sûr et déblayé, et qu'il n'avait rencontré que quelques Sauvages qui s'étaient hâtés de prendre la fuite à son approche.

— "N'avais-je pas raison de le dire à votre M. Franklin, s'écria alors gaiement le général Braddock en se penchant familièrement vers Washington qui chevauchait à ses côtés, vos Sauvages ne sont redoutables qu'aux pauvres miliciens et craignent singulièrement les soldats de Sa Majesté? Vous allez voir que nous allons entrer ce soir, musique en tête et tambour battant, dans votre fameux fort Du Quesne, sans même tirer un coup de canon."

Tandis que Braddock marchait plein de confiance vers le second gué de la Monongahéla, une scène, autrement imposante, se passait dans la grande cour du fort Du Quesne où le Vénérable Père Denys Barron, après avoir offert le Saint Sacrifice de la Messe, donnait la communion à la garnison et appelait sur ceux qui allaient combattre les bénédictions célestes et la protection du Dieu des armées.

Bientôt la grande porte du fort s'ouvrit et livra passage à M. de Beaujeu suivi de sa petite armée qui comptait 72 réguliers et 146 canadiens, non compris les officiers.

Arrivé en face de la hutte du Conseil où se trouvaient réunis les chefs Sauvages, M. de Beaujeu y entra avec le capitaine de Ligneris son beau-frère et le capitaine

(1) Sir Halket fut tué dans l'action du lendemain, ainsi que son fils.

Dumas, et leur demanda, avec beaucoup de calme et d'un air souriant, quel était le résultat de leur longue délibération ?

Ceux-ci qui n'étaient pas encore décidés, répondirent qu'ils ne pouvaient marcher.

Alors M. de Beaujeu qui joignait à un caractère bon et affable beaucoup de courage, de sang froid et d'esprit, leur dit :

« Je suis déterminé à aller au-devant des ennemis. Quoi ! laissez-vous votre père aller seul ? Je suis sûr de les vaincre. »

Comme il prononçait ces derniers mots, des Sauvages — probablement ceux qui avaient fui le matin même, devant le colonel Gage, — firent irruption dans la salle du Conseil, annonçant que l'Anglais allait passer le second gué de la Monongahéla et prendre inévitablement la route du fort qui se trouvait bordée par les ravins où M. de Beaujeu parlait, la veille, d'embusquer ses auxiliaires.

— Vous le voyez, mes amis, s'écria aussitôt M. de Beaujeu profitant habilement de l'indécision des Sauvages, vous le voyez, les Anglais viennent d'eux-mêmes se jeter dans la gueule du lion. Ce sont de faibles moutons qui vont avoir à faire aux loups dévorants des bois. Que celui qui aime son père le suive ! Vous n'aurez qu'à vous tenir cachés dans les ravins qui longent la route, et quand vous nous entendrez frapper, frappez à votre tour. La victoire est à nous !

Il se fit alors tout d'un coup un changement dans les dispositions des Sauvages qui eurent honte de leur lâcheté. Le chef se levant tous ensemble comme poussés par un commun ressort, entonnèrent, d'une voix formidable, le chant de guerre que la foule des guerriers répéta par toute la plaine, et que les échos renvoyèrent au loin sous les voûtes sombres et sonores de la forêt.

Dès que le calme fut un peu rétabli au milieu de ces barbares qui brandissaient leurs armes en se livrant à des danses et à des contorsions étranges en poussant d'affreux hurlements, M. de Beaujeu mit à leur tête quelques-uns de ses officiers, et bientôt ces hordes féroces, assez semblables à des meutes de chiens altérés de sang, disparurent sous bois, suivies de près par les réguliers et les Canadiens.

* * *

Le général Braddock arrivé, sur les onze heures du matin, au second gué de la Monongahéla, y fut retardé pendant près de deux heures pour donner le temps aux travailleurs de niveler les deux bancs de la rivière dont la pente trop roide et trop abrupte ne permettait pas le passage de l'artillerie et des bagages.

Voulant utiliser ce contre-temps et ne doutant pas que l'ennemi épiait ses mouvements, Braddock ordonna à toute l'armée qui se trouvait rangée en bataille, derrière ses faisceaux, sur le bord de la rivière, de se mettre en grande tenue. Vers une heure de l'après-midi tout se trouva enfin prêt. Alors, pour frapper de terreur et d'admiration tous ceux qui le verrait défilier, le Général Anglais donna l'ordre à ses tambours et aux fifres de battre la marche, et l'armée se mit à passer majestueusement la Monongahéla.

Jamais en effet, au dire de tous ceux qui en furent les témoins, spectacle plus magnifique et plus imposant à la fois, n'aurait pu frapper le regard étonné, au milieu

de ces solitudes Sauvages, séjour ordinaire d'un profond silence à peine interrompu par le cri des oiseaux ou des bêtes fauves.

Il faisait une de ces belles matinées de juillet, et le soleil, versant à pleins flots ses plus chauds rayons, couvrait d'innombrables paillettes les eaux noires de la rivière et se brisait en milliers d'éclairs sur l'acier poli des mousquets et des bayonnettes. Les habits rouges des soldats dont la blancheur des buffleteries faisait encore ressortir l'écarlate ; les drapeaux aux plis larges et flottants, la marche régulière et cadencée des bataillons qui semblaient plutôt se rendre à une grande revue qu'à l'assaut d'un place ; les piétinements de quatre ou cinq cents chevaux traînant avec effort les lourds chariots recouverts de leurs toiles blanches et les canons encore plus lourds ; les sourds beuglements d'une centaine de boucs que des virginien armés de longues gaules tâchaient de maintenir à la queue de la colonne, et par-dessus tout les fanfares tantôt guerrières, tantôt joyeuses des musiques militaires, tout contribuait à établir un contraste frappant avec la sombre et silencieuse majesté des forêts vierges qui encadraient ce tableau d'un aspect si animé et si imposant.

Après avoir passé sans encombre le second gué de la Monongahéla, l'armée anglaise ne se trouvait plus qu'à neuf milles environ du fort Du Quesne.

Pour s'y rendre, il fallait d'abord traverser une plaine longue d'un demi mille et qui s'élevait ensuite par une pente douce, formait enfin un monticule d'une assez grande étendue se reliant à une chaîne de collines boisées qui s'étendait jusqu'au fort Du Quesne. Une route étroite ombragée par des arbres séculaires courait à travers cette petite montagne, bordée de chaque côté par un ravin profond. Le printemps ces ravins servaient de lit à d'impétueux torrents formés par la fonte des neiges, mais l'été et l'automne ils se trouvaient à sec, et parfaitement dissimulés sous une végétation luxuriante et un inextricable enchevêtrement de vignes sauvages, de lianes et de hautes herbes.

C'est là, c'est dans ces ravins si propres à une embuscade que les sauvages, au nombre de cinq cents environ, — tapis derrière les broussailles ou couchés à plat ventre dans les hautes herbes, — écoutaient, l'oreille collée contre terre, le bruit grossissant des tambours et des fanfares de l'armée anglaise, n'attendant plus que le signal du combat qu'allait leur donner bientôt M. de Beaujeu.

* * *

Il pouvait être trois heures de l'après-midi quand l'armée anglaise se mit à gravir la montée dont nous avons parlé ci-dessus. Quelques sauvages servant de guides et une douzaine de cavaliers, le sabre au poing et la carabine haute, ouvraient la marche. Venait ensuite l'avant-garde, sous les ordres du colonel Gage, composée de deux compagnies de grenadiers du régiment de Sir Halket et du détachement de travailleurs ; sept compagnies du même régiment et six compagnies franches de la Virginie, disposées en ordre alterne, formaient le centre où se trouvait aussi l'artillerie. L'arrière-garde, composée en grande partie de compagnies tirées du régiment du colonel Dunbar traînait à sa suite les bagages, les munitions de bouche et le parc de réserve. Ces trois corps d'armée, réunis en colonne

et s'avancant en ordre de bataille, avaient sur leurs flancs, à droite et à gauche du chemin, des détachements de dix à vingt hommes commandés par des officiers ou des sergents et destinés à éclairer et à assurer la marche.

Cependant l'avant-garde était sur le point d'arriver au sommet de la montée quand elle fut surprise tout-à-coup par les Français et les Canadiens qui avaient gravi au pas de course le versant opposé. M. de Beaujeu qui bondissait à leur tête, en costume de chasseur, et n'était reconnaissable qu'à son hausse-col d'officier, se hâta de les faire déployer et ouvrit aussitôt sur l'ennemi un feu des plus meurtriers.

Au même moment, de la tête à la queue de l'armée anglaise retentit un épouvantable concert de hurées féroces et prolongées : c'étaient les Sauvages qui sortant de leur inaction en poussant tous à la fois leur cri de guerre, s'étaient mis à fusiller presque à bout portant et impunément les troupes de l'avant-garde, de derrière les buissons et les arbres où ils se tenaient embusqués.

Cette attaque meurtrière d'un imprévu si étrange, le bruit épouvantable causé par les clameurs furieuses des Sauvages qui semblaient remplir la forêt et qu'on n'apercevait nulle part, avaient commencé à jeter le désarroi parmi l'avant-garde, mais les officiers ranimant et excitant le courage de leurs soldats, ceux-ci redevenus immobiles comme un mur et se tenant dans le chemin, ripostaient de leur mieux à ces feux croisés et roulants qui faisaient de longues trouées dans leur rangs, quand Braddock fit avancer en toute hâte quelques pièces d'artillerie chargées à mitraille.

Dès la troisième décharge, M. de Beaujeu fut tué ainsi que le lieutenant de Carqueville qui combattait à ses côtés. Cette mort d'un chef aimé, si cruelle pour les Français et les Canadiens, fut cause que leur feu se ralentit pendant quelques moments. Déjà les Anglais, s'attendant à les voir plier, commençaient à pousser des Hurrahs victorieux, quand les Canadiens et les Français surexcités par les paroles chaleureuses de M. de Ligneris et du capitaine Dumas, qui avait pris le commandement des troupes, revinrent à la charge avec une irrésistible furie, aux cris mille fois répétés de " vive le roi ! " De leur côté, les Sauvages redoublant d'adresse, visaient de préférence les officiers dont plusieurs se trouvaient déjà hors de combat, parmi des monceaux de morts ou de blessés.

Sur ces entrefaites le général Braddock, dont l'arrière-garde était encore dans la plaine, avait donné l'ordre au colonel Burton de se porter rapidement, avec les compagnies du centre, au secours de l'avant-garde. Tandis que Burton obéissant aux ordres de son chef, s'efforçait d'opérer ce mouvement, l'avant-garde lâchant pied tout-à-coup, se replia en désordre et vint jeter une confusion fatale parmi les troupes envoyées à son secours.

Bientôt les compagnies se trouvèrent tellement mêlées qu'il n'y eut plus d'évolutions ni d'entente possibles. Les soldats devenus sourds à la voix de leurs chefs et n'entendant plus qu'une épouvantable fusillade et des cris d'enfer tout le long d'une route large à peine de douze pieds—véritable défilé où ils se trouvaient acculés—commencèrent à donner des signes de terreur et de désespoir. En vain les officiers tâchaient de les rallier autour de leurs drapeaux respectifs, les malheureux ne savaient plus que charger et décharger leurs

armes avec une précipitation qui tenait de la folie, tirant au hasard sur un ennemi invisible, tandis que les balles indiennes et françaises les couchaient par terre par rangs entiers.

Braddock écumant de rage, galopait au milieu de cette foule désespérée—l'imprécation et la menace à la bouche,—traitant ses soldats et les miliciens qui faisaient le coup de feu derrière les arbres, de lâches et de misérables, tout en s'efforçant, à coups de plat d'épée, de les reformer en compagnies pour les faire donner contre les bataillons ennemis qu'il ne voyait pas lui-même.

Déjà il avait eu quatre chevaux tués sous lui. Il venait de se remettre en selle pour la cinquième fois et donnait le signal de la retraite quand un coup de feu l'étendit sur le sol, blessé à mort ; une balle lui avait traversé le bras gauche et les poumons.

Deux capitaines des milices virginiennes l'enlevèrent à la hâte, quoiqu'il les suppliât de le laisser mourir sur le champ témoin de sa défaite, et l'ayant placé sur le dos d'un cheval, l'entraînèrent malgré lui, dans leur fuite.

Ce ne fut pas, en effet, une retraite ; ce ne fut pas une déroute ; ce fut une fuite éperdue, halotante, désordonnée, presque sans exemple dans l'histoire.

Dans cette armée qui—quelques heures auparavant—marchait, musique en tête, comme à un triomphe, toute trace de discipline avait disparu.

Officiers, sous-officiers et soldats, tous fuyant pêle-mêle, dans un épouvantable désordre. La plupart avaient jeté leurs armes et leurs accoutrements ; quelques-uns même, pour courir encore plus vite, s'étaient dépouillés d'une partie de leurs vêtements.

Une cinquantaine de Sauvages poursuivant ces fuyards éperdus en assommèrent plusieurs à coup de tomahawk et laissèrent une partie des autres se noyer dans la Monongahéla que l'arrière-garde avait traversée à la hâte après avoir abandonné les bagages.

Le capitaine Dumas sachant que le colonel Dunbar se trouvait à quelques lieues de l'autre côté de la Monongahéla, avec un corps de sept à huit cents réguliers, ne fit pas poursuivre l'ennemi au-delà de la rivière.

..*

Le vendredi, 11 juillet, Braddock arrivait mourant au camp de Dunbar avec quatre-vingts soldats ralliés par Gage, tristes débris d'une armée qui paraissait invincible. Il expira le 13 qui était un dimanche, à huit heures du soir et fut enterré à la hâte, près du fort *Necessity*, au pied d'un chêne que l'on peut encore voir aujourd'hui.

D'après ses ordres, Dunbar qui se croyait poursuivi, détruisit tous les magasins de l'armée, encloua ou enterra ses canons, fit sauter une grande quantité de bombes et jeter dans un cours d'eau cinquante mille livres de poudre, brûla 150 chariots contenant des provisions de toute espèce, ne se réservant que ce qui était absolument nécessaire pour nourrir les restes de l'armée fugitive, qu'il ramena ensuite, à marches forcées, jusqu'à Philadelphie où elle prit ses quartiers d'hiver.

Ainsi se termina cette sanglante bataille de la Monongahéla qui fit perdre aux Anglais, tant dans l'action que par leur fuite, plus de 1700 soldats. Sur 86 officiers 63 furent tués ou blessés.

Du côté des Français, il n'y eut que trois officiers de

tûés : M. de Beaujeu, (1) le lieutenant de Carqueville et le chevalier de la Pérade.

Quatre autres officiers furent blessés : M. Le Borgne et M. Hertel (2) qui mourut de sa blessure, le 30 juillet, eurent tous deux le bras cassé.

M. de Bayeul reçut une balle dans la bouche qui lui sortit par la joue et M. de Montmidi fut blessé au bras dans les chairs.

Parmi les soldats et les sauvages le chiffre des morts ne dépassa pas la trentaine ; il n'y eut guères plus de blessés.

(1) Nous avons copié en conservant l'ancienne orthographe d'après les registres de la chapelle du fort Duquesne, l'acte d'inhumation de ces officiers, aussi bons soldats que bons chrétiens. Ces actes précieux dont la rédaction est aussi simple qu'uniforme, valent, suivant nous, l'éloge funèbre le plus éloquent.

Sépulture de M. de Beaujeu, commandant du fort Duquesne. L'an mille sept cent cinquante cinq le neuf de juillet a été tué au combat donné contre les Anglois et le mesme jour que dessus, M. Liennard Daniel, Escuyer, Sieur de Beaujeu, Capitaine d'infanterie Commandant du fort Duquesne et de L'armée, lequel estoit âgé d'environ de quarante cinq ans, ayant esté en confession et fait ses devotions le mesme jour ; son corps a esté inhumé le douze du mesme mois dans le cimetière du Fort Duquesne sous le titre de l'Assomption de la Ste. Vierge à la belle Rivière et cela avec les cérémonies ordinaires par nous P're Recolet soussigné aumonier du Roy au susdit fort en foy de quoy avons signé,

FR. DENYS BARON, P. R.
Aumonier.

Sépulture de M. Carqueville lieutenant dans les troupes du détachement de la marine.

L'an mille sept cent cinquante cinq le neuf de Juillet a esté tué au combat donné contre les Anglois et le mesme jour que dessus M. Desicherville, escuyer, Sieur de Carqueville, Lieutenant dans les troupes du détachement de la marine après avoir esté le mesme jour en confession lequel estoit âgé d'environ de trente trois ans ; son corps a été le dixiesme du susdit mois inhumé dans le cimetière du fort Duquesne à la belle Rivière sous le titre de l'Assomption de la Ste. Vierge, et cela avec les cérémonies ordinaires par nous P're Recolet soussigné aumonier du Roy au susdit fort en foy de quoy avons signé

FR. DENYS BARON, P. R.
Aumonier.

Sépulture de M. Lapérade officier dans les troupes de L'isle Royale.

L'an mille sept cent cinquante cinq le dix de Juillet est décédé au fort Duquesne sous le titre de l'Assomption de la Ste. Vierge, M. Jean Baptiste de LaPerade escuyer Sieur de Parieux enseigne dans les troupes de l'isle Royale ayant esté blessé le neuf du présent mois dans le combat donné contre les Anglois après avoir reçu les Sts. Sacrements de penitence et d'extrême onction ; son corps a esté inhumé dans le cimetière du mesme fort par nous P're. Recolet soussigné aumonier du Roy au susdit fort en foy de quoy avons signé

FR. DENYS BARON, P. R.
Aumonier.

(2) Sépulture de M. Joseph Hertel cadet dans les troupes. L'an mille sept cent cinquante cinq le trente de Juillet est décédé au fort Duquesne sous le titre de l'Assomption de la Ste Vierge à la belle Rivière M. Joseph Hertel, escuyer, sieur de Ste Thérèse cadet dans les troupes de la marine âgé de vingt deux ans ou environ après avoir reçu les sacrements de penitence, Viatique et d'extrême onction ; son corps a esté inhumé dans le cimetière du susdit fort par nous prestre Recolet soussigné aumonier du Roy aux forts de la presqu'île et de la rivière aux bœufs et cela avec les cérémonies ordinaires et l'agrément du père Denys Baron Aumonier du Roy au susdit fort Duquesne lequel a signé avec nous

f. Luc Collet P. R.

Aumonier de la presqu'île et Rivière aux Bœufs

FR. DENYS BARON P. R.

Aumonier du fort Duquesne.

Les Français firent un butin considérable ; tous les équipages de l'ennemi, les vivres, l'artillerie composée de huit pièces de canon, sept mortiers et ustensiles de toutes espèces, beaucoup de fusils et de munitions de guerre, la caisse militaire contenant \$100,000 et tous les papiers du général Braddock ainsi que ses plans de campagne et instructions, trois ou quatre cents chevaux et une centaine de bœufs tombèrent entre les mains du vainqueur.

Mais l'avantage le plus considérable que les Français retirèrent de leur victoire, outre la conservation de la vallée de l'Ohio, fut de détacher complètement de l'alliance anglaise les tribus sauvages encore indécises et qui jusqu'alors étaient restées neutres.

A la nouvelle du désastre de Braddock elles se jetèrent sur la Virginie, la Pennsylvanie et le Maryland semant partout la désolation et la ruine. De leur côté les bandes Canadiennes et les autres nations auxiliaires ne restèrent pas inactives, et l'effroi fut tel parmi les colonies que les frontières devinrent désertes et que dans les grands centres même des prédicateurs se trouvèrent obligés de rassurer, du haut de la chaire, les habitants consternés.

Plus d'un siècle s'est écoulé depuis cette mémorable bataille,—la plus glorieuse peut-être des fastes militaires de l'Amérique, si fertile pourtant en hauts faits—et les cendres du capitaine qui tomba victorieux sur les bords de la Monongahéla ne reposent pas même sous une simple pierre commémorative.

Comme si ce n'était pas assez de cet oubli injurieux envers un de nos plus beaux noms, l'histoire attribuait à un autre, à un absent, l'honneur de l'initiative dans cette lutte disproportionnée, et faisait rejaillir sur M. de Contrecoeur une partie de la gloire qui revient toute entière à M. de Beaujeu.

Mais enfin la lumière s'est faite et aujourd'hui que la France et l'Angleterre déposant leur vieille haine ont mis leur épée et leur génie au service de la civilisation du monde, chacun de ces deux grands peuples a appris à mieux se comprendre et s'apprécier, et le jour approche où une chapelle expiatoire sera élevée, dans Pittsburg, aux mânes du héros de la Monongahéla.

Déjà la France d'aujourd'hui commençant sa noble et grande œuvre de réparation a fait élever un monument à La Bourdonnais, sur une terre britannique, avec l'acquiescement de son ancienne rivale. Cet hommage tardif rendu à la mémoire d'un grand homme, honore tout à la fois les deux peuples et les deux gouvernements, et ne nous laisse aucun doute sur l'exécution prochaine du monument que l'on doit ériger à M. de Beaujeu.

Mais en attendant ne serait-ce pas, de la part de nos ministres, une œuvre tout-à-fait patriotique que de nommer, du nom de Beaujeu, quelque'un de nos *town-ships* nouveaux ?

Ne serait-ce pas aussi, chez nos édiles, faire preuve d'un sentiment élevé de la dignité nationale que de donner ce nom glorieux, ce nom vraiment historique, ce nom d'un soldat canadien enfin, aussi bon guerrier que bon chrétien, à quelque'une de nos plus belles rues, de nos plus belles places ou à l'un de nos boulevards projetés ?

Le souvenir de pareils hommes ne peut être gardé trop religieusement. N'est-il pas, en effet, une exhortation puissante et continuelle qui semble provoquer naturellement aux actions héroïques et qui, tout en nous permettant d'envisager notre origine avec un orgueil légitime nous fait encore aimer davantage la patrie ?

* * *

Le vainqueur de la Monongahéla, n'est pas le seul de son nom qui se soit illustré dans la carrière des armes.

Dans une revue mensuelle française, le *Cabinet historique*, sous la direction de M. Louis Paris, — 9^{me} année 5^{me} livraison, mai 1863, — nous voyons à l'article "l'Impôt du sang ou la noblesse française sur les champs de bataille" figurer les noms suivants :

Beaujeu (Errie de) Seigneur d'Hernanc, mort au siège de Tunis en 1270.

Beaujeu et de Dombes (Edouard, sire de), maréchal de France, fut tué au combat d'Ardres en 1351.

Beaujeu (Guichard de) chevalier, seigneur de Perreux et de Semur, en Briennois, tué à la bataille de Poitiers, en 1356.

Beaujeu (le seigneur de), tué au siège de Monbart, qu'il assiégeait en 1590. "C'était, dit M. de Thou, un vieil officier qui depuis longtemps s'était distingué par son expérience et son habileté dans la guerre."

Beaujeu (le sieur de), lieutenant de la compagnie des chevaux-légers du duc d'Enghien, fut tué en 1638 au siège de Pontarabie

Beaujeu (Eugène de), commandeur de l'ordre royal et militaire de St. Louis, maréchal de camp et gouverneur des Invalides, eut le talon emporté d'un coup de canon au siège de Fribourg; il fut encore blessé en deux autres occasions, et mourut en 1730.

A ces noms illustres nous pouvons ajouter :

Beaujeu Humbert IV, (sire de), grand connétable de France, accompagna St. Louis en Palestine. Il s'était distingué sur plusieurs champs de bataille et mourut au siège d'Amvernerbat, le 21 mai 1250. Le sire de Joinville fait le plus grand éloge de ce vaillant capitaine.

Beaujeu (Guillaume de), seigneur de Sevens, grand-maître de l'Ordre des Templiers, — élu en 1288 — fut tué à la prise d'Antioche le 18 mai 1290.

Beaujeu (Humbert de), seigneur de la Juliane, blessé mortellement en 1303 dans les plaines de St. Jean le Vieux, sous les murs du château de Varey, dont le comte de Savoie faisait le siège. Son corps fut rapporté à Villefranche, en Beaujolais, et inhumé aux Cordeliers dans le tombeau de sa mère Eléonore de Savoie.

Beaujeu (Robert de), seigneur de Joux sous Tararo, de St. Bonnet-le-Troncy, de Clavesolle et de Collignar; tué à la bataille de Brignais, dite des tard-venus en 1361.

Beaujeu (Jean, Quiqueran de), chevalier de Malte,

tué au siège de Lérida en 1647, était capitaine au régiment de Ste. Mesme.

Beaujeu (François Joseph Quiqueran de), tué en Flandre, le 17 avril 1676, était capitaine de dragons sous le maréchal d'Humiers.

Beaujeu (Pierre LaChapelle de), seigneur de la Mothe Pierrefitte, du Bois, lieutenant au régiment de Berry, blessé à la défense de la redoute de la Mirandole où, avec 20 hommes, il soutint, — pendant douze heures — les attaques répétées d'un corps d'armée de 6 à 7000 hommes. — Certificat du Comte de Tessé, général des armées du roi, daté de Pignerol, le 20 juillet 1693.

Beaujeu (Edme Louis de), général de brigade, né le 22 mai 1740, blessé plusieurs fois. On le trouve retraité après 47 ans 7 mois et 14 jours de services dans le tableau général des pensions sur le trésor royal, du 1^{er} septembre 1817.

Beaujeu (Ch. François Lienard Saveuse, comte de), chevalier de l'ordre royal et militaire de St. Louis, accompagna La Pérouse dans plusieurs expéditions, sur la recommandation de M. le comte de Vergennes, ministre secrétaire d'Etat, dont le fils avait épousé sa cousine germaine M^{lle} Sédère de Lentilhac. Il était à bord de l'*Amazon* faisant partie de l'escadre du comte d'Estaing, quand il fut blessé à la prise de la frégate anglaise l'*Ariel*, sur les côtes d'Amérique.

En 1781, La Pérouse se l'était attaché de nouveau en qualité d'aide-major général dans l'expédition dirigée contre les forts de la baie d'Hudson. Ce fut M. de Beaujeu qui eut l'honneur de porter au roi Louis XVI la nouvelle de la reddition de ces forts.

Il naquit à Québec le 8 novembre 1756, et était fils de sieur Louis Lienard Villemoble de Beaujeu, chevalier de l'ordre royal et militaire de St. Louis.

Il était aussi neveu du héros de la Monongahéla.

Beaujeu (Amedée Lienard Saveuse, Vicomte de) fils du précédent, né en 1788, entra fort jeune au service dans le corps des gendarmes d'ordonnance faisant partie de la garde de Napoléon I. Il se distingua à Austerlitz, Léna et Wagram et fut tué au passage de la Bérésina en 1812.

PAUL STEVENS.

Etudes sur les dernières Explorations du pôle-nord,

PAR M. LUCIEN DUBOIS.

Depuis soixante siècles que l'homme s'agit à la surface de cet atôme perdu dans l'immensité, sur lequel il fut jeté un jour, il est loin encore d'en avoir exploré toute l'étendue, relativement si étroite cependant. Le théâtre de sa vie et de ses évolutions, tout resserré qu'il est, reste toujours inconnu pour lui en bien des points. Les océans et leur immensité, les feux de l'équateur, les glaces et les neiges polaires, ont été les obstacles principaux que la jalouse nature a opposés aux investigations de l'homme, condamné à ne lui arracher qu'un à un ses secrets. Cependant ces obstacles ont été en grande partie vaincus; poursuivant le cours de ses conquêtes persévérantes, le roi de la terre a ajouté

de siècle en siècle des provinces nouvelles à son empire. Le petit monde homérique, dont la Méditerranée était le centre, est loin de nous.....

A mesure que l'homme a marché en avant, il a vu des terres nouvelles se dérouler devant ses pas, et les océans n'ont été pour lui que des chemins qui l'ont conduit à d'autres régions ignorées. En déchirant le voile qui, depuis tant de siècles, cachait le nouveau monde à l'ancien, Colomb, en même temps qu'il ouvrit l'ère moderne, inaugura l'époque des grandes découvertes géographiques. Dès lors surgirent en foule, îles, fleuves, mers, pays et continents inconnus, qui vinrent successivement prendre leur place sur la mappemonde.

La fondation, en 1821, de la société géographique de Paris imprime un puissant essor à la science; et cette mère des sociétés géographiques des deux mondes vit naître autour d'elle, à Londres, à Berlin, à Saint-Pétersbourg, à New-York, des filles et des émules, qui rivalisèrent d'efforts pour le progrès de la géographie et des sciences qui s'y rattachent.

Dans ce siècle qui a vu presque toutes les branches des connaissances humaines prendre un si merveilleux élan, la science géographique, en effet, est une de celles qui ont le plus activement participé à ce mouvement universel. Géographie spéculative et pratique, publications et expéditions diverses, y ont travaillé de concert; et pour certains points du globe, notamment pour le pôle-nord, le demi-siècle qui vient de s'écouler a plus grandi le cercle de nos connaissances que ne l'avaient fait tous les autres siècles ensemble. Les vingt dernières années, surtout, ont vu les tentatives se multiplier sur ce point. Le long drame de la recherche de l'expédition de Franklin déroulait ses émouvantes péripéties, et Kane s'avantait vers le pôle jusqu'à la mystérieuse région de la mer libre.

Ces *Études* que nous offrons aux lecteurs de l'*Echo*, rencontreront, nous n'en saurions douter, l'accueil le plus sympathique.

I.

LE PASSAGE DU NORD-OUEST.

Expéditions antérieures à celle de John Franklin : Christophe Colomb, les deux Cabot, Costereal, Willoughby, Davis, Hudson, Behring, de Châteaubriand.

Parmi les problèmes géographiques qui préoccupèrent le plus longtemps et le plus vivement l'attention des savants et des voyageurs, et dont la solution demanda les efforts les plus persévérants et coûté les plus douloureux sacrifices, on doit à coup sûr placer au premier rang l'existence du *Passage dit du Nord-Ouest* (1), conduisant du détroit de Lancaster au détroit de Behring.

Le quinzième siècle posa l'énigme, et c'est à peine si le dix-neuvième vient d'en donner le mot : on sait à quel prix.

Avant d'entrer dans le vif de l'étude que nous allons consacrer aux expéditions contemporaines, il nous pa-

raît utile de faire sur le terrain du passé une excursion rapide, afin d'exposer aux yeux du lecteur, dans l'ensemble de ses phases, une question qui ne date de rien moins que de Christophe Colomb et de la découverte de l'Amérique.

Tout le monde sait combien les Indes, par leur mystérieux éloignement et surtout par les richesses de tout genre, qu'elles versaient en Europe, par l'intermédiaire des Vénitiens et des Génois, exercèrent sur les imaginations au moyen-âge un prestige fascinateur. L'air parfumé d'Amboisie et de Tidor arrivait dans les contrées occidentales d'Europe, à travers les mers de l'Arabie et de la Grèce, et enivrait les têtes. Aussi n'est-il pas étonnant que, lorsque la *boussole*, importée de la Chine à une époque incertaine (1), permit les lointaines navigations, toutes les tentatives aient eu pour but de trouver un chemin direct qui pût conduire au rivage de ce pays opulent et plein de mystère. L'isthme de Suez se dressant au fond de la Méditerranée comme une barrière infranchissable, force fut aux vaisseaux de demander aux routes encore inexplorées de l'Atlantique le passage tant souhaité. Ils le trouvèrent. Dès lors les deux reines rivales de la Méditerranée, Gènes et Venise, virent pâlir l'éclat de leur diadème, et le plus obscur, le plus petit des royaumes européens brilla tout à coup d'une splendeur aussi vive qu'éphémère, et devint à son tour le courtier du commerce des Indes sur le marché de l'Europe. Nous ne rappellerons pas quelle émotion et quelle activité s'emparèrent dès lors de tout l'Occident en Europe, et combien de nobles aventuriers, émules des Gama et des Albuquerque, osèrent comme eux se confier aux flots de mers nouvelles et tendre leur voile au souffle de vents inconnus. On vit alors l'Europe s'ébranler et envoyer sur toutes les mers ses vaisseaux et ses marins, comme autant d'ambassadeurs chargés de nouer des relations avec mille peuples divers, dont hier encore elle ignorait l'existence, et de tracer sur les divers océans des routes pour son commerce.

Car la seule voie du cap de Bonne-Espérance ne pouvait longtemps suffire à l'activité et surtout à la jalousie des nations rivales, et on s'enquit bientôt de routes nouvelles qui pussent conduire au pays des *épices*.

Que cherchait Colomb lui-même, sinon un passage aux Indes par l'Ouest, comme Vasco de Gama en avait trouvé un par l'est? Lorsque la nouvelle de sa découverte se répandit en Europe, elle y excita un étonnement profond; on ne pouvait assez admirer que le grand navigateur eût trouvé par l'Occident la route de l'Orient; car on ne vit d'abord dans l'Amérique qu'un appendice de l'Asie et non un continent nouveau. On sait que Colomb lui-même partagea l'illusion universelle, et qu'en abordant sur les rivages du Nouveau-

(1) Ainsi appelé parce que les recherches dont il a été l'objet procédèrent presque toutes de l'est à l'ouest. Nous verrons plus loin que c'est au contraire en s'avantant de l'ouest à l'est que le capitaine M'Clure a trouvé la voie si longtemps cherchée.

(1) On sait en effet que la boussole et fort probablement aussi l'imprimerie et la poudre viennent des Chinois. L'importation en Europe de ces trois grandes découvertes, destinées à remuer si profondément le monde de la matière et celui de l'intelligence, date sans doute de l'époque où les Mongols étendant leur domination sur l'Asie entière et sur l'Europe orientale, les envoyés des monarques européens, et notamment ceux du roi de France et de l'empereur d'Allemagne, se rencontrèrent avec les ambassadeurs de l'extrême Orient à la cour du grand Khan de Tartarie. Le génie européen n'a fait que perfectionner ces inventions, dont la ville d'Amalfi, Faust, et les moines Schwartz et Roger Bacon furent les vulgarisateurs.

Monde, il eût mettre le pied sur une partie inconnue du continent Asiatique. (1)

Les noms d'*Indes occidentales* et d'*Indiens*, qu'il donna au pays nouveau et à ses habitants, et qui leur sont restés, (2) sont les témoins indélébiles de l'erreur qu'ils consacrèrent. Heureuse et sublime erreur qui enfanta un monde !

Ce fut également la puissante attraction exercée par les Indes qui détermina les premières tentatives vers la découverte d'un passage au nord de l'Amérique. Étonnés de voir un monde nouveau surgir au travers de l'Océan; comme une digue gigantesque entre l'Europe et l'Asie, les navigateurs durent essayer de tourner cet obstacle imprévu, et chercher au nord et au sud la voie qui devait les conduire vers le but de leurs rêves. Le chemin du sud ne tarda pas à être découvert par Magellan; celui du nord l'est à peine, après trois siècles et demi d'efforts. Le premier qui, au rapport de l'histoire, ait songé à entreprendre la recherche du passage du nord-ouest, fut un de ces voyageurs véritiens qui, depuis Marco Polo et les frères Zéni, ont si puissamment contribué aux progrès de la science géographique. Nous voulons parler de Sébastien Cabot (Cabotto ou Cabotta), qui de concert avec son père Jean Cabot, vint de découvrir Terre-Neuve en 1496. Ramusio, savant géographe de l'époque, raconte que S. Cabot partit d'Angleterre en 1498, sur deux caravelles que lui avait données le roi Henri VII, et fit voile vers le nord de l'Amérique, espérant, en raison de sa sphère, disait-il, trouver un chemin plus court pour aller aux Indes. Mais, à son grand désappointement, la côte américaine continuait à fuir devant lui, et le passage qui, d'après ses prévisions, devait le conduire au Cathay (en Chine), se déroba toujours à ses regards déçus. Il

(1) Fondant son opinion sur les données de Ptolomé et des autres géographes alexandrins, et sur celles de Behaim, son contemporain, Colomb estimait que l'Asie n'était pas éloignée de l'Europe de plus de sept cents lieues vers l'ouest. Selon lui, les côtes de Veragua et Poitobello n'étaient pas à plus de neuf journées de marche de l'embouchure du Gange. L'illustre Génois poussa l'illusion jusqu'à voir dans l'Orénoque un des quatre grands fleuves du paradis terrestre; dans l'île de Cuba une péninsule du Japon, ou royaume de Cipango, et dans la Côte-Ferme une partie de la grande et mystérieuse *Terra sinensis* (la Chine selon les uns; le royaume de Siam, selon les autres.)

De même que Colomb, Aristote croyait que les côtes de l'Hespérie (le Pays du Soir) étaient situées en face de l'Inde. Ce génie encyclopédique, qui sur tous les points a devancé les lumières de la science moderne, tenait la terre pour sphérique, au contraire d'Homère et d'Hésiode, qui nous la représentent comme un disque entouré par le fleuve Océan. Si la science a depuis longtemps détruit le disque des deux grands poètes, les plus récentes découvertes, en achevant la détermination des côtes de l'Amérique du Nord, leur ont du moins donné raison en prouvant que les continents ne sont, en effet, que des îles immenses et que le fleuve Océan environne de ses flots.

(2) Dans la Nouvelle-Grenade, les noirs et les blancs donnent encore aux habitants autochtones le nom de *Chinois* ou *Chinois*, ainsi qu'un voyageur français, M. Elisée Reclus, a pu le constater récemment.

En 1850, un marin découvrit dans le sable du rivage africain situé en vue de Gibraltar, une noix de coco pétrifiée dans laquelle il trouva un rouleau de parchemin couvert de caractères gothiques. C'était un de ces messages que Colomb, revenant de son immortelle expédition et assailli par une violente tempête à la hauteur des Açores, avait jetés à la mer, dans l'espérance que, au cas où il périrait, ils iraient porter en Europe la nouvelle de sa découverte.

s'éleva jusqu'à la latitude du 56^e. parallèle, et s'en revint avec le regret d'avoir échoué dans son entreprise. L'an 1500, un Portugais, Gaspar de Costeal, découvre la *Terra di Labrador*, et prend pour le passage cherché un détroit qui devint célèbre sous le nom de *détroit d'Aniam*, et qui n'était autre chose qu'un de ces *inlets* ou défilés dont abonde le dédale arctique. Il paya de sa vie sa prétendue découverte, ainsi que son frère Michel: premières victimes que tant d'autres devaient suivre, et tout d'abord le Florentin Verazzano et le Français F. de la Roque de Roberval (1549). Le Malouin Jacques-Cartier, envoyé tour à tour par les amiraux Chabot et Charles de Mouy, explore le Canada, cette *Nouvelle-France* qu'une politique impuissante a cédée à l'étranger, et dont le cœur toujours fidèle saigne encore après un siècle de séparation.

Alors on voit apparaître les premiers pionniers d'un peuple qui devait prendre dans la suite une si glorieuse part aux découvertes arctiques. L'anglais Willoughby reconnaît le Spitzberg et dépasse ainsi l'antique et problématique Thulé. Après lui ses compatriotes Frobisher, Davis, Hudson, écrivent tour à tour leurs noms en caractères ineffaçables sur la carte des régions polaires.

En 1741, le célèbre voyageur danois Behring (1), envoyé au Kamtohatka par Pierre-le-Grand, découvrit le détroit qui porte son nom, et détermina le premier la configuration de la côte américaine au nord-ouest. En 1770, un simple commerçant en fourrures de la compagnie de la baie d'Hudson, Hearne, reconnaît la mer Polaire, que vingt ans après un autre agent de la même compagnie, Mac-Kenzie, voyait à son tour, à l'embouchure du fleuve qui porte son nom. Après avoir sillonné presque toutes les mers de la quille de son vaisseau, le grand Cook, digne précurseur des Ross et des Franklin, franchit en 1776 le détroit de Behring, et s'élève au nord jusqu'au cap Ici. Refoulé par les glaces, il retourne sur ses pas et s'en va tomber sous la flèche d'un sauvage de l'île d'Hawaii.

Qui ne se rappelle que M. de Châteaubriand lui-même, alors jeune et obscur, ignorant encore sa voie et emporté par son humeur aventureuse, forma le dessein d'aller par terre à la découverte du fameux passage? On sait comment ce dessein échoua et comment, au lieu d'aller se ensevelir peut-être comme tant d'autres sous les glaces du pôle, le jeune rêveur, de retour en Europe, devenait bientôt un écrivain célèbre.

Ainsi se succédaient depuis trois siècles les projets, les tentatives; et les mers arctiques gardaient toujours leur secret, le passage du nord-ouest fuyait comme un insaisissable fantôme. D'ailleurs, les rêves que son importance pratique avait d'abord fait concevoir s'étaient depuis longtemps évanouis; cette prétendue voie qui devait conduire aux Indes, n'était plus qu'une chimère dans les conditions physiques où elle devait se trouver placée, si elle existait toutefois. Le problème n'était plus qu'une de ces questions purement spéculatives dont la science seule se préoccupe. Il était réservé à notre âge d'en trouver la clef.

Sans nous arrêter aux expéditions à jamais mémorables qui signalèrent le commencement de ce siècle, et dont nous nous réservons de parler à mesure que nous

(1) Ou mieux *Beerig*, seule orthographe exacte du nom de *Vitus Jonassen Beerig*. Un Français, le savant Delisle de la Coyerè, l'accompagnait dans son expédition.

en rencontrerons les traces sur notre chemin, arrivons enfin au voyage qui, par son dénoûment, par ses résultats, et surtout par le retentissement qu'il a eu dans les deux mondes, devait éclipser tous les autres, tant anciens que modernes.

(A continuer.)

Les plus gros arbres du monde.

I.

Venez avec moi, lecteur, que je vous montre les baïnes et les éléphants du règne végétal. Nous nous intéressons aux géants et aux pygmées beaucoup plus qu'à toutes les tailles moyennes. Quoi de plus naturel ? Les moyennes grandeurs sont choses ordinaires, et tout ce qui sort de cette catégorie pique notre intérêt par les ressemblances qu'il présente avec le merveilleux, dont l'idée nous poursuit, nous flatte, nous enthousiasme, nous distrait d'une sorte d'ennui que nous éprouvons, malgré nous, du panorama de cette vie, dans l'attente instinctive où nous sommes sans cesse de merveilles futures, dont les plus extraordinaires et les plus étranges de la nature présente sont comme les prophéties.

Or, pour vous montrer ces arbres géants, il faut que je vous fasse faire un long voyage, plus qu'un tour du monde ; mais comme c'est en esprit que nous ferons ensemble cette longue promenade, ne craignez pas de me suivre. Franchir les mers, courir les îles, gravir les montagnes, voler d'un pôle à l'autre, sont pour l'esprit des jeux plus faciles que ne le sont, pour nos membres les plus simples mouvements. Quelle différence de force entre l'âme et le corps ! Et il y en a qui ne croient qu'à ce dernier !

Servons-nous de nos âmes ; qu'elles se donnent la main, qu'elles fassent le même voyage, et que la vôtre regarde bien de ses yeux tout ce que la mienne va lui montrer du doigt.

Nous partons donc pour la Californie à vol d'oiseau, ou plutôt à vol d'imagination. Qui nous arrêtera sur notre Pégase ?

Or, voyez ces cèdres près desquels ceux du Liban ne sont que des enfants. Nous sommes à l'extrémité du comté de Calaveras, assez près des placers de Morphy. Ils forment une forêt composée de quatre-vingt-douze géants qui couvrent de leurs bras cent quatre-vingts arpents. Ils s'élèvent, aussi droits que des colonnes, à une hauteur moyenne de 300 pieds. Chacun d'eux n'a pas moins de 30 pieds de diamètre, ce qui fait 90 pieds de circonférence. Ils sont entourés par des pins et des cyprès de 200 pieds de hauteur, espèces de gardiens qu'ils dépassent, de leurs têtes chevelues, d'une hauteur de 100 pieds. Ils sont moins gros que le châtaignier et le platane, que nous rencontrons ailleurs, mais pour la hauteur, ceux-ci près de nos cèdres ne sont plus que des nains.

Ces cèdres portent le nom de cèdres de Washington (*Washingtonia gigantea*), nom auquel les anglais ont substitué celui de Wellington. Depuis quelques années, le gouvernement français, dit-on, a fait planter 24 pieds de cette espèce, et un certain M. Brongniart, pour tourner la querelle entre l'Amérique et l'Angleterre, les a appelés, après Endlicher du nom de *Sequoia gi-*

gantea ; mais bien des français et des anglais auront le temps de mourir avant que ces arbres aient atteint leur grandeur naturelle ; car on a étudié dernièrement les cèdres de Californie, et l'on a trouvé que le nombre des couches concentriques du tronc de l'un d'entre eux était de plus de six mille, ce qui donne à conclure qu'il ne peut avoir moins de cinq à six mille ans d'existence.

Au centre de cette troupe de géants, en est un gisant sur le sol, où il s'est affaissé d'épuisement. Tout meurt en ce monde ; ce grand arbre, étendu au milieu de ses enfants, tombé là de sa belle mort, en est une preuve qui ne manque pas de grandeur. Il les dépassait tous d'un tiers quant il était vivant, car il mesurait 450 pieds de long : quel cadavre ! Il était bien plus haut que ne l'est à Paris, le dôme des Invalides, puisque ce dôme, quoiqu'il soit le plus élevé de tous les monuments de cette ville n'est que de 315 pieds. (1) Il formait seul la fûte de la forêt à deux degrés dont il occupait le centre, et la dominait en patriarcho ; on l'appelle encore *le père de la forêt* (*the father of the forest*), et on le respectera sans doute, jusqu'à sa mort. Il s'est brisé, dans sa chute, à une hauteur de 300 pieds, et là encore il porte 18 pieds de diamètre. Plusieurs de ses enfants sains et vigoureux, font espérer qu'ils atteindront sa taille. On en a mesuré qui ont déjà 160 pieds de haut et 15 pieds de circonférence au sortir du sol.

Les journaux d'Amérique ont souvent parlé de ces géants ; en Europe on était tenté de prendre leurs récits pour des fables ; mais dernièrement M. de Tracy ayant communiqué une lettre du capitaine de vaisseau *Lapelin*, contenant ces détails, un voyageur français est allé lui-même, exprès pour en vérifier l'exactitude, dans le comté de Calaveras, et en a fait parvenir les pièces justificatives à la société centrale d'agriculture. Regardons-les donc en imagination ; mais rappelons-nous que nous voyons des réalités et non pas des chimères.

Que sont les vieux cèdres du Liban près de ces monstres d'arbres ? Leur droit à la célébrité n'en est pas compromis ; qui luttera avec eux pour la majesté des souvenirs ? Mais leur taille et leur forme ne sont plus à compter. Ils sont à branches horizontales, comme celui que Jussieu en rapporta à Paris, et qui se porte si bien dans le jardin des plantes de cette ville. Les habitants du Liban expliquent cette forme, qui ne passe point pour naturelle à cette sorte d'arbres, en disant que les neiges qui tombent souvent sur leur têtes les ont ainsi aplatis. Mais il semble plus raisonnable de penser que cette forme est propre à la nature de ceux qui restent dans ces montagnes, et qui étaient, en 1550, d'après Bellon, au nombre de 28 ; en 1556, d'après Fashuer, au nombre de 25 ; en 1755, d'après Schultz, au nombre de 20 ; et en 1838 d'après Lamartine, au nombre de 7, non compris une petite forêt de plus petits qui en pouvait contenir de 4 à 500.

Ces cèdres ne sont que de tristes débris des immenses forêts qui couvraient le Liban au temps de Salomon et d'Hiram, et l'on peut moins juger, par ces vieillards décapités, de ce que furent leurs ancêtres, que par les sphinx de Memphis, de ce que fut cette ville au temps de sa gloire.

Le plus beau cèdre de l'espèce du Liban qui soit en Europe, est celui de Beaulieu, près de Genève, dans le

(1) Ce cèdre est donc presque deux fois plus haut que les tours de Notre-Dame de Montréal.

petit Saconnex. Planté en 1735, il atteignait déjà en 1843, plus de 90 pieds de hauteur. Mesuré en 1849, il donna 12 pieds 7 pouces de circonférence à 3 pieds du sol, et il couvrait de ses branches une étendue de 5,872 pieds de diamètre; il grossit et grandit toujours.

II.

Continuons, lecteur, notre vaste promenade. Sautons d'un bond à l'île de Van-Diemen. Comme elle occupe quelque peu nos antipodes, sans nous donner la peine de suivre la rondour de la terre, prenons la ligne droite, et plongeons sans gêne à travers le globe; quoiqu'il renferme dans sa masse et à son centre, nous le défilions d'arrêter l'esprit.

Nous sommes donc à la terre Van-Diemen. Nous nous promenons sur ces nouveaux rivages, et nous y trouvons le Tasmanio. Au pied de ce mont qu'on a fait l'honneur à Wellington, qui ne le vit jamais, de nommer de son nom, et sur les bords fertiles de ce ruisseau qui coule aux pieds de ce mont, quelle masse de verdure! Approchons. Quels arbres! Les indigènes les nomment les gomniers des marais. Ils ressemblent beaucoup à ceux que la botanique appelle, dans l'Australie, l'*Eucalyptus*. On croit même à l'identité d'espèces des deux variétés. Ils sont là presque aussi grands que les cèdres de la Californie, dont l'image ne peut quitter nos yeux. Parmi ces géants, quelques-uns approchent de 300 pieds de hauteur.

Un voyageur anglais en donna à l'Europe les premières nouvelles il y a dix ans. Parmi cette multitude, il en trouva un qui était abattu, et qu'il put mesurer très-exactement. Il portait une longueur de 270 pieds. Des racines à la première branche, il formait un tronc droit de 201 pieds de haut, dont le diamètre était de 27 pieds à la base et de 11 pieds à la naissance de l'énorme bouquet qui coiffait sa tête.

Cet arbre était donc d'environ 40 pieds moins haut que les tours de Notre-Dame. Nous avons vu le père des cèdres dépasser de beaucoup ces tours; mais ce gomnier ne nous paraît pas moins étonnant.

Un de ses frères avait à trois pieds du sol, 93 pieds de circonférence, et il fallut vingt hommes pour l'embrasser.

Le voyageur mesura et cuba celui qui était abattu et trouva qu'il pesait plus de 900,000 livres.

Voilà encore, lecteur, une espèce phénoménale, qui semble nous rester des temps géologiques où la nature produisait ces grands sauriens de 60 pieds de longueur, ces mastodontes près desquels nos éléphants actuels ne ressembleraient qu'à leurs petits, et aimait à peupler la terre, comme les océans, d'espèces gigantesques, tant du règne végétal que du règne animal, puisque jusqu'aux fougères étaient alors des arbres de 80 pieds de haut.

Mais n'oublions pas avant de quitter les îles de l'Océan du Sud, de faire une pointe à Tonga-Tabou, et une autre aux îles Marquises, pour y voir encore deux merveilles.

La première est ce figuier de 100 pieds de circonférence, et de 120 pieds de hauteur. Même grosseur, au moins, que celle des plus gros cèdres de la Californie, mais hauteur infiniment moindre. En 1840, une des branches de ce figuier, qui est sur le rivage, se rompit et tomba dans la mer; elle y resta fichée durant plus de six mois; elle avait pour sa part 18 pieds de tour et 6

pieds de diamètre. C'est une belle branche que celle dont on pourrait faire en la creusant, un tube le long duquel un homme de haute taille se promènerait debout; et c'est un bel arbre que celui dont le tronc est capable de supporter une telle branche avec beaucoup d'autres qui en approchent. C'est à l'ombre de ce figuier que le chef du pays, Toui-Touga, reçoit le couronnement, cérémonie très-longue, accompagnée d'étranges et solennelles particularités qui ne valent pas la peine d'arrêter plus longtemps notre attention.

La seconde merveille est le fameux *fucus*, ou vareck, plante marine, qu'admira l'amiral Dumont-d'Urville, en 1828, en descendant sur une des îles Marquises. Ce fucus monstre, qui doit être antédiluvien, s'élève et s'étend sur la baie d'Anna-Maria; il porte à six pieds de ses racines, 75 pieds de circonférence. Mais, comme chacun le pense bien, ce n'est pas un seul individu; c'est une soudure d'une vingtaine d'individus, frères plus petits, quoique très-gros encore, qui sont entrelacés et présentent l'aspect d'un énorme fugot. A 39 pieds du sol, il se divise en branches dont quelques-unes vont rampant très-loin. Son feuillage entier a 300 pieds de diamètre, ce qui lui donne une projection sur le sol de 900 pieds.

Mais partons pour le vieux monde, allons en Italie; eh bien, nous voilà déjà en Sicile, au pied de son volcan.

III.

Voyez-vous cet arbre immense? C'est le plus gros qui soit sur la terre. L'Europe a dépassé, dans ce genre de phénomène, toutes les autres parties du monde. C'est un châtaignier, le châtaignier de l'Etna, connu sous le nom de *châtaignier des cent cheveaux*. Un dessin en fut donné en 1784 par le *voyage pittoresque des îles de Sicile*. Plus d'un demi-siècle ajouté à sa longue vie, depuis l'exécution de ce dessin sur place, lui a ravi quelque peu sa beauté, car il est dans son dernier âge, dans celui de la vieillesse et du déclin; mais il n'a pas encore cessé d'être magnifique. Mesurons-le, lecteur, il en vaut la peine.

Cent cinquante deux pieds de circonférence du tronc, à hauteur d'homme! Si nous formons une chaîne pour l'embrasser, nous n'arrivons à la fermer, en étendant nos bras et nous donnant la main, qu'au nombre de plus de trente hommes; le trente-et-unième seul peut rejoindre le premier.

L'étendue des branches et du feuillage est en proportion. Les fumées de l'Etna ne l'ont pas empoisonné! Mais les habitants n'ont point pour lui le respect que mériterait une semblable vieillesse. Ils y viennent souvent faire des provisions de chauffage. Il y ont creusé, peu à peu, une ouverture, et dans cette ouverture un retrait qui forme une cabane; cette cabane leur sert d'hôtellerie pour tout le temps qu'ils passent chaque année à faire la cueillette de ses châtaignes; car il ne manque jamais de se couvrir de feuilles au printemps, de fleurs dans l'été et de fruits à l'automne.

Deux voitures passent de front dans sa blessure.

D'où lui vient son surnom populaire? Un jour, la reine Jeanne d'Aragon, visitait l'Etna avec cent cavaliers. Un orage surprend les promeneurs. On aperçoit le majestueux châtaignier; on y court; et les cent cavaliers autour de la reine, y trouvent facilement un abri,

durant tout l'orage, avec leurs montures. C'est de ce jour que le peuple l'appela *l'arbre des cent chevaux*.

Est-il possible qu'un tel géant soit vraiment un seul individu ? Ne serait-ce pas plutôt une famille dont tous les membres auraient mis en commun et en intimité leur vie, leur sève, leur écorce ? Les avis sont là-dessus partagés ; Bridaine raconte qu'étant allé le voir en 1770, il recueillit une tradition du pays qui disait que ce fut toujours un arbre unique, à écorce saine et continue dans sa jeunesse. Le chanoine Rempero, naturaliste italien, soutint qu'il sortait d'une racine unique, et Homel fut du même avis. Mais aujourd'hui on croit que cet énorme tronc est le résultat d'une soudure de cinq arbres originellement distincts ; c'est l'opinion de M. Charles Martins, qui l'a examiné ; quelques-uns prétendent même y distinguer les traces d'un de ces troncs originaires qui aurait à lui seul, *trente cinq pieds* de circonférence.

Le phénomène s'explique mieux par cette dernière hypothèse ; et peut-être est-ce la vraie raison de l'opinion des voyageurs modernes.

Un dernier regard à ce *plus gros* des arbres parmi les *plus gros* qui aient été vus, et partons.....

IV.

Nous prenons notre vol sur la Méditerranée, et franchissant l'île de Malte, ce bouquet de datiers, d'orangers, de cotonniers, de caroubiers et de mille fleurs qui sont presque partout ailleurs des fleurs de serre ; sautant aussi par dessus Chérigo, l'ancienne Cythère dépouillée de ses bocages, nous allons nous abattre sur la rive du Bosphore, près de Constantinople, la plus belle des villes, dit-on, par son site, dans le petit village de Bayugdéré.

Regardez ce PLATANE. Il diffère considérablement des nôtres par le touffu, la richesse et la direction verticale de ses branches. Nous n'avons, en effet, que le platane d'occident ; et celui-là appartient à la variété du platane oriental, infiniment plus beau ; mais il brille au sein de sa famille par ses proportions gigantesques. On l'appelle le platane de Godefroy-de-Bouillon, ce qui suppose une tradition qui donne sa jeunesse pour avoir été contemporaine de ce héros.

Admirez sa hauteur et son immense feuillage. De la terre à la cime on compte 180 pieds. Admirez encore l'étendue de ses branches ; leur projection sur le sol est de 336 pieds de circonférence, en sorte que si l'on suppose les rayons du soleil tombant d'aplomb, ou en ligne verticale sur sa tête il donnera une plaque d'ombre de 336 pieds de pourtour. Quelle majesté !

Le tronc est en proportion de cette grandeur. Il mesure au total 117 pieds. Ce n'est pas autant que le *châtaignier* de l'Etna ; mais c'est encore assez merveilleux. Même question que sur celui-ci : ce tronc est-il unique, ou n'est-il qu'une soudure de plusieurs frères dont la végétation se sera mise en commun ? C'est le dernier avis qui a la vogue. M. Ch. Martins, qui l'a visité en 1857 y a trouvé les traces de neuf individus qui durent être séparés dans leur enfance. Parmi ces neuf troncs, deux sont à l'est et mesurent 33 pieds à trois pieds du sol ; un autre est à lui seul de 15 pieds et à l'ouest on en aperçoit six formant une ellipse de 69 pieds, ce qui compose la circonférence totale de 117 pieds indiqués d'abord.

Cette dernière masse offre une cavité creusée par le feu, dont on a fait une écurie à deux-chevaux. Les turcs ne sont point destructeurs, ils respectent tout ce qui a existé avant eux sur le sol qui les a vus naître ; c'est à cette qualité que l'on doit de trouver dans l'Orient tant de souvenirs antiques ; mais s'ils ne se donnent pas la peine de détruire, ils ne se donnent pas non plus celle de soigner, de réparer, de lutter contre les destructions du temps ; c'est l'incurie la plus absolue, l'indifférence complète. Ils respectent leur beau *platane* plus que les siciliens leur grand *châtaignier* ; mais le moindre soin pour le garantir contre les malheurs qui ne viennent pas d'eux, ils ne le prendront jamais ; c'est de là qu'ils ont laissé de tout temps les rôdeurs de nuit s'établir au pied du *platane de Godefroy*, et y faire de petits feux ; ce sont ces petits feux qui l'ont rongé petit à petit jusqu'à creuser dans son bois cette caverne qui sert quelquefois à loger deux montures.

Le beau *platane* du Bosphore est aussi dans le déclin de sa vie ; quelques branches sont mortes depuis quelques années, et se montrent sèches au milieu de son opulente verdure.

Souhaitons lui longue et heureuse vie en lui disant adieu.

Nous avons voyagé, lecteur, sans quitter notre fauteuil, en Californie, de Californie au Liban, du Liban aux îles de la mer du sud, des îles Marquises à l'Etna, de l'Etna au Bosphore de Constantinople, et nous y restons jusqu'à la prochaine fois.

En attendant notre second voyage pour visiter les autres géants du règne végétal, gravons bien dans notre mémoire le souvenir des six grands vieillards que nous avons vus ; le cèdre de Calaveras, le gommier de Vandiemien, le figuier de Tonga-Tabou, le fucus d'Anna-Maria, le châtaignier de Sicile, et le platane du Bosphore ; car je vous en avertis, si nous trouvons encore des merveilles non moins surprenantes, nous ne verrons plus la taille du cèdre, ni l'énorme grosseur du châtaignier.

Lequel de ces monstres est le plus digne d'intérêt ? Le cèdre, à notre avis, puisqu'il est une espèce, et non pas seulement un des jeux grandioses auxquels s'abandonne quelquefois la nature. Cette petite forêt de Californie est vraiment un reste des antiquités géologiques, échappé à la loi des révolutions qui a détruit, dans le passé, les races de géants de tous les règnes.

LENOIR.

(A continuer.)

UNE FILLE ROMANESQUE.

(Suite et fin.)

Eugène Picard, qui se faisait appeler Eugène de Sainte-Agathe, était tout simplement le fils de petits marchands de village, depuis peu retirés du commerce. Sous prétexte de faire plus vite son chemin, il était venu à la grande ville où des amis de son père l'avaient fait entrer dans une des premières maisons de commerce. Il s'était ennuyé de passer la journée à déplier et à replier des étoffes ; et abusant de la confiance de son patron, qui l'avait chargé d'aller solder un mémoire de deux mille piastres, il avait décampé sans tambour ni

trompette. Il réussit à déjouer les recherches de la police, et peu de mois lui suffirent pour manger en orgies de toute sorte les neuf dixièmes de son larcin.

Sentant alors sa bourse prête à se vider, il avait aux moyens de la remplir.

Je ne sais comment il eut vent de la position et des idées excentriques de Célestine. — La pauvre fille n'était pas difficile à tromper. Depuis la mort de son père elle n'avait pas quitté la maison de sa marraine et elle ne connaissait de la vie, que ce que lui en avaient montré les romans.

Quand elle vit, un jour, un beau jeune homme entrer dans son salon, se faisant annoncer comme M. de Sainte-Agathe, elle crut de bonne foi que c'était là son mari élégant, riche, charmant, qu'elle avait si bien fait d'attendre puisqu'il arrivait enfin.

Eugène ne s'était pas attendu à trouver une dupe aussi facile. Quand il vit à qui il avait affaire, il accabla Célestine de compliments. Il raconta sur son passé, à lui Eugène, et sur le brillant avenir qui lui était réservé, les folies les plus incroyables, mais qui furent accueillies par Célestine comme paroles d'évangile. "Si Célestine, en l'épousant, comblait ses vœux, M. de Sainte-Agathe la conduirait dans le manoir de ses parents, puis, au palais du gouverneur dont il était un des amis, et même un peu parent."

Pour rendre plus vraisemblables toutes ces promesses, Eugène ne se fit pas faute de produire des lettres de ses nobles parents, des actes de naissance, toutes pièces parfaitement fausses, et qu'Eugène avait fait fabriquer par un de ses amis, expert dans cette aimable industrie.

M. de Sainte-Agathe était d'une assiduité auprès de Célestine, d'une amabilité qui ravissaient la pauvre fille. Sans se faire beaucoup prier, elle promit de l'épouser.

Quand il fallut demander les papiers d'Eugène, ce fut une grande affaire. Comment obtenir la permission de ses parents ?

Eugène n'était pas manchot ; il leur écrivit donc une lettre bien humble, avouant qu'il avait sans doute fait beaucoup de sottises, mais qu'il éprouvait le besoin de se ranger ; qu'il avait rencontré une fille honnête, ayant une gentille aubance ; qu'il allait se fixer avec elle dans un des faubourgs, où ils vivraient d'un petit emploi qu'on lui offrait.

Mr. et Madame Picard écrivirent de leur côté pour avoir des renseignements sur Célestine. Les renseignements furent excellents ; et, par le retour du courrier, Mr. et Madame Picard expédièrent à leur fils le consentement demandé.

Le difficile était d'expliquer à Célestine comment toutes ces pièces parlaient d'un Eugène Picard, tandis qu'aucune mention n'était faite de M. Eugène de Sainte-Agathe. — Notre habile homme exposa à sa fiancée que sa famille était persécutée par le gouvernement pour ses opinions, qu'elle était obligée de dissimuler ses titres, mais que dès qu'ils seraient mariés ils pourraient reprendre leur véritable nom et s'appelleraient Mr. et Madame de Sainte-Agathe, gros comme le bras.

Célestine crut tout, malgré quelques avertissements du curé. Du reste, celui-ci lui-même avait fini par être presque séduit par l'extrême politesse et la piété affectée du prétendu seigneur.

Aussitôt le mariage conclu, les époux partirent pour se rendre auprès des parents d'Eugène.

Célestine dut emporter tout ce qu'elle avait de bijoux et d'argent comptant. Le seigneur lui avait fait à peine quelques cadeaux insignifiants. La corbeille ne devait être achetée qu'à la capitale chez les fournisseurs habituels de sa noble maison.

Le lendemain de leur arrivée à la première grande ville qu'ils rencontrèrent sur leur route, Eugène quitta, dès le matin l'hôtel, disant qu'il viendrait pour déjeuner. A midi, il n'était pas revenu. L'inquiétude de Célestine fut extrême. Elle voulut sortir pour aller à sa recherche, mais elle ne connaissait pas la ville ; elle pensa à prendre une voiture. Le petit sac où elle avait placé toutes ses économies de jeune fille et les deux ou trois cent louis que lui avait laissés sa tante, ce petit sac avait disparu ainsi que sa montre, sa chaîne, ses bagues, son châle et son manohon.

Elle attendit jusqu'à l'heure du dîner. Point d'Eugène. — Enfin, en cherchant bien, elle trouva une lettre, de lui qu'elle ouvrit en tremblant. Elle était ainsi conçue :

"Belle seigneuresse,

"J'avais besoin de trois cents louis, vous me les avez fournis. Veuillez agréer mes remerciements.

"Je serai loin quand vous recevrez cette lettre. Certains démêlés que j'ai eus avec la police, et où, comme de juste, tous les torts étaient du côté de celle-ci, m'obligent à m'éloigner de mon pays.

"Je vous engage à ne pas me chercher. Car, outre que vous auriez grand-peine à me découvrir, je vous jure que, si jamais je retouruais auprès de vous, ce serait pour vous faire damner sans le moindre répit, depuis le 1er. janvier jusqu'à la Saint-Sylvestre.

"Retournez dans votre maisonnette, et

Apprenez que tout flatter

Vit au dépens de celle qui l'écoute

Cette leçon vaut bien deux milles écus, sans doute

"Votre époux affectionné

"EUGÈNE PICARD."

"P. S. — Les niais m'appellent M. le seigneur de Sainte-Agathe."

Vous devinez la fin de ce récit :

La pauvre Célestine n'osait conter son histoire au maître de l'hôtel. Il le fallut cependant, car elle ne pouvait payer sa dépense, le dit seigneur ne lui ayant pas laissé un sou. On ne la crut pas d'abord. On fit sur son compte les plus tristes suppositions ; le rouge lui montait au visage, en s'entendant traiter de femme perdue, de complice de cette effrontée escroquerie.

Pourtant elle offrit d'écrire chez elle pour qu'on lui envoyât l'argent nécessaire afin de payer sa dépense à l'hôtel, et revenir dans son pays, et en attendant elle se contenterait du strict nécessaire.

On finit par ajouter foi à ses paroles. Peu de jours après, une lettre arriva de la part du notaire à l'adresse de madame Eugène Picard, seigneuresse de Sainte-Agathe.

Célestine paya les frais de l'hôtel, et reprit, honteuse et confuse, la route de son pays.

Elle retrouva sa petite maison comme elle l'avait laissée. Hélas ! qui lui eût dit que les prédictions de sa tante fussent si tôt s'accomplir ?

Les cent piastres de rente perpétuelle, le pré du Moulin-joli, les deux créances passèrent aux pauvres de la paroisse. Célestine ne les regretta pas. Avec sa mai-

son, son champ, ses cents piastres de rente viagère, sa petite pension et son travail, elle avait amplement de quoi vivre.

Elle ne regretta pas non plus la fuite de son mari. Malgré ses folies, Célestine avait l'âme grande. Dès qu'elle fut obligée de reconnaître qu'Eugène n'était qu'un aventurier, elle sentit mourir du coup l'amour qu'elle avait pour lui.

En même temps, moururent, trop tard, hélas! — ces idées romanesques qui avaient fait son malheur.

Elle trouva sa consolation dans la religion, le travail, la charité, dans le soin surtout qu'elle prend de prévenir les jeunes filles de son voisinage contre le danger des romans et des idées romanesques.

Si j'avais été seulement raisonnable, leur dit-elle souvent, au lieu d'être, à vingt-six ans, veuve d'un escroc vivant, je serais la femme heureuse de cet honnête Mathurin.

LE LION.

BALLADE.

« Ecoutez ! n'entendez-vous pas retentir sur les hauteurs du Carmel un cri plaintif et douloureux ? N'entendez-vous pas l'écho répéter un sourd mugissement semblable au bruit lointain du tonnerre ? N'entendez-vous pas un son aigu, tel que le sifflement du vent lorsqu'il souffle à travers un bosquet de tamarins ?

« Une voix étouffée appelle par des cris lamentables les secours d'un bras puissant ; ah ! sans doute, il se livre un affreux combat, courons, courons, Astarté ; vite ; il s'agit de sauver l'innocence ; courons prodiguer notre vie. »

Ainsi parlait, en suivant les traces imprimées sur le sable du désert, un prou d'une vaillance héroïque, un preux fidèle aux lois de la chevalerie ; sire Godefroi la Tour, le plus brave des Francs au cœur pieux qui ait pris la croix.

Astarté a senti l'éperon ; il s'élança à travers les roseaux, les ronces et les épines ; il se précipite avec un bruit épouvantable dans la sombre cavité d'un rocher entr'ouvert ; il hésite, il tremble, il recule, il couvre son frein d'écume, s'effarouche et se cabre.

Qu'a-t-il donc vu ? Les yeux étincelants d'un lion qui roulent avec une rapidité effrayante et brillent comme les éclairs qui sillonnent les nuages chargés de la foudre. Furieux, le terrible animal secoue sa crinière ; il se débat, il gémit, il rugit ; un énorme serpent l'enlace de ses replis, et enfonce sa dent meurtrière sous sa crinière ensanglantée et vomit en sifflant de la fumée et du poison ; plus le lion se débat, plus le serpent le presse étroitement dans les anneaux de son corps couvert d'écaillés ; le monstre s'efforce de s'enlancer autour des jambes roidies du fier animal.

Déjà le lion tombe dans d'affreuses convulsions, oppressé, suffoqué ; il perd la respiration. « Que dans sa fureur il fasse tomber sur moi sa vengeance, dit Godefroi, n'importe ? mon épée le délivrera de cette horrible étreinte. »

Il dit, et se dressant sur son coursier qui s'élança, il brandit sa large épée ; frappe du tranchant l'affreux reptile qui bondit, se crispe, se recourbe et expire.

Déjà le lion respire avec force, témoigne sa joie par les rugissements dont il remplit les airs, et accoue son épaisse crinière.

Mais dans ses élans de bonheur il n'oublie pas les devoirs de la reconnaissance ; il s'approche humblement de son libérateur, le flatte avec la douceur d'un agneau, lèche sa main et son bouclier, s'attache aux pas du chevalier qu'il suit dès lors comme le chien le plus docile.

Fidèle serviteur, il franchit avec lui déserts, fleuves, montagnes, le caresse pendant le jour, le garde lui et son coursier pendant l'obscurité de la nuit, chasse tous les matins pour lui procurer une proie nouvelle, partage ses périls et combat à ses côtés.

Après avoir longtemps fait trembler les infidèles, et chargé de gloire, le guerrier tourne ses regards vers sa patrie, se prépare à y retourner et se fait d'avance un plaisir de faire admirer à ses amis le fidèle compagnon de ses travaux et de ses dangers.

Mais en vain offre-t-il de prodiguer l'or pour son passage, pas un capitaine ne consent à recevoir dans son vaisseau une bête aussi redoutable. Forcé, bien à regret, de renoncer à ce projet, le chevalier part, et le lion délaissé reste sur le rivage.

Le généreux animal fait retentir au loin ses cris plaintifs, va, revient avec désespoir, les yeux fixés sur le vaisseau ; il s'arrête enfin, et du haut d'un rocher se précipite dans la profondeur des vagues.

Il lutte, il se débat, il rugit, il ne peut plus respirer, sa patience épouvante et fait fuir les habitants de la mer ; les flots, violemment agités, écument, bouillonnent en courroux autour de lui ; vingt fois, il l'ont englouti, vingt fois il a reparu à la surface des eaux.

« Voyez donc ce qui s'agite là-bas sur l'abîme, » crie le nocher du haut d'un mâât, longtemps après la chute du lion. Poussé par un secret pressentiment, Godefroi s'élança du tillac sur un cable suspendu, s'efforce de distinguer l'objet, et voit en frémissant la crinière de son lion s'élever au-dessus des flots.

Le lion de son côté, aperçoit son maître ; ses forces à cet aspect semblent se ranimer comme par un prodige ; mais, bientôt, entraîné par la violence des vagues, il fait un dernier effort, lève la tête, adresse par un regard muet un dernier adieu au chevalier, et disparaît au milieu des vagues impétueuses. F. KIND.

FABLE.

Un animal... J'éprouve ici qu'liqu'embaras...
Puisqu'il faut le nommer, un cochon gros et gras
Et content de lui-même,
Trouvait le monde injuste à son égard.

— Je vois bien, disait-il, que personne ne m'aime :
On me témoigne assez du geste et du regard
Qu'on n'éprouve pour moi que de la répugnance ;
Mon nom seul est une offense.

Pourtant je suis pour l'homme un être précieux :
Tout mon corps, sans déchet, sert à sa nourriture.

Malgré moi je murmure
Quand je vois le fermier, pour quelques méchants coups,
De sa plus douce voix cajoler sa volaille ;
Et moi, qui lui fournis le jambon et le lard,
Il m'évite et me raille.

— Vos présents, mon beau sire, arrivent un peu tard,
Lui dit une poulette.
De mon vivant, je donne un bel œuf chaque jour ;
Par contre, je reçois quelques preuves d'amour.
Que l'on soit homme ou bête,
On a le plus grand tort
De n'être bon qu'après sa mort. SEIGNORET.